



Chronique
de Jean-Bernard
Vuillème

Vive Rushdie!

Lorsque l'Imam Khomeiny prononçait au printemps sa sentence de mort, plusieurs écrivains d'ici, évidemment indignés par l'extrémisme de sa protestation, n'en demandaient pas moins réservés. Au fond, Rushdie n'avait-il pas cherché un scandale de ce type sans bien mesurer les risques de sa provocation? Ne serions-nous pas victimes d'un coup publicitaire mal maîtrisé? Et même: les journaux se rendent coupables d'ethnocentrisme en protestant contre la sentence de l'imam sans égard pour la foi blessée!

Depuis que l'on dispose de la traduction française des «Versets sataniques», je lis peu que c'est un écrivain de grande valeur, et non un publiciste inconscient, qui se trouve au centre de la cible du fanatisme religieux. Tournant la dernière page de cet énorme roman, j'ai envie de m'écrier: «Vive Rushdie!» Comme je dirais: «Vive la littérature!» Il faudra s'habituer à renoncer au parrainage de l'Imam pour parler de cet écrivain, et considérer la valeur de son œuvre hors de tout tapage politico-religieux. Que signifie la petite lâcheté d'un porte-parole du diffuseur suisse romand des «Versets sataniques» répondant, à la radio, qu'il est plus important de diffuser Christian Bourgois éditeur que Salman Rushdie

écrivain? Un grand livre est un grand livre. Prétendre en faire son beurre sans vouloir noircir la casserole, c'est injurier un auteur qui n'a pas usé de son talent pour se mettre à l'abri.

Vive Rushdie, oui! Qu'il produise encore des romans de cette qualité tenant à la fois du conte des Mille et une nuits et du conte philosophique contemporain, mêlant en un délire contrôlé le passé au présent et l'in vraisemblable à la réalité de cette manière personnelle, drôle, profonde et dérangeante. Contrairement à ce que l'on pouvait croire, Salman Rushdie ne se livre pas avec ses «Versets sataniques» à un sombre règlement de comptes avec l'Islam, ni même avec les intégristes. Il interroge la nature humaine et en particulier sa dimension mystique, et c'est le propre du roman, sa substance même que d'apporter non pas des réponses, ou la soumission de l'adoration, mais encore et toujours de la perplexité et jamais d'émerveillement sans une dose aussi grande d'ironie. «C'est arrivé et ce n'est jamais arrivé»: sa phrase litanie. La religion ne saurait être insultée par un roman mettant en lumière l'aspect radicalement spéculatif de toute foi, à cette limite où la raison chancelle, ou, au contraire, nie l'inexplicable du seul fait de son incapacité.

Par personnages interposés, de l'Inde à l'Angleterre en passant par La Mecque, c'est le débat permanent des «Versets sataniques», et même si tel ou tel passage relatif au Prophète (voire quelques pages superbes consacrées à l'exil de l'Imam) peuvent choquer les croyants, Rushdie ne tranche jamais. Ni injure, ni mépris, toujours l'immense ouverture du rêve: **c'est arrivé et ce n'est pas arrivé.** Il n'est pas question de résumer ici ce livre foisonnant d'histoires et de personnages (il n'est d'ailleurs pas du genre qui se laisse résumer), ni d'énumérer les passages peut-être fatals à l'auteur. Mais si je cherche un fil conducteur dans ce labyrinthe romanesque, il me semble le tenir quand je me demande avec Rushdie si ce n'est pas les rêves des autres (ou de quelques autres) qui façonnent notre réalité, comme le rêve de l'Archange Gibreel (positivement un acteur souffrant de schizophrénie) devient mystérieusement la réalité surnaturelle des croyants.

Le jeu du roman répond comme en écho au jeu de la vie. Au niveau d'un Rushdie, la littérature ne peut qu'insulter des sots.

◇ J.-B. V.

● Christian Bourgois éditeur, 585 pages